

# « Les gens nous rejettent et ne s'en rendent pas compte » : danseuse hémiplégique, Jeanne défend son handicap

Ce dimanche, Jeanne Borgel va présenter sur scène son solo de danse. À 23 ans, hémiplégique de naissance, elle veut devenir danseuse professionnelle. Magali Saby et Gladys Foggea le sont, malgré leur paraplégie. Ces jeunes femmes montrent que c'est possible. Rencontre.

Par [Sylvain Merle](#) Le 17 février 2024 à 13h19



Jeanne Borgel, jeune femme hémiplégique, monte sur scène le 18 février dans une pièce

« La présence sur scène, tu sais c'est la gorge, le regard et l'ouverture, lève la tête », lance Mylène Venturini à son élève, Jeanne Borgel. La jeune femme de 23 ans s'échauffe ce jeudi de fin janvier sur le parquet de la salle de Micadanses, près du pont Marie, à Paris. La danseuse prépare son solo d'une vingtaine de minutes intitulé « Et alors ? », qu'elle présente ce dimanche au théâtre El Duende d'Ivry-sur-Seine.

La jeune femme se place au sol, en position fœtale. Aux premières notes, le corps se contracte et se relâche, s'affaisse, se contracte à nouveau. Elle se lève, retombe. On va la voir se relever, enrager, s'éveiller, enchaîner les déboulés... S'épanouir. Cette chorégraphie retrace son histoire. Jeanne est handicapée. Victime d'un AVC in utero qui l'a laissée hémiplegique du côté droit et sujette à [une épilepsie tenace](#).

Jeanne caresse le rêve de devenir [danseuse professionnelle](#). Et s'y accroche. Handicapée, et alors ? Ce solo résonne comme une interpellation adressée au plus grand nombre, à ceux qui doutent que ce soit même possible. « J'ai mis deux ans à me tenir en équilibre sur ma jambe droite alors qu'on me disait que je ne pourrai pas, glisse la jeune femme. Alors quand on me dit que je ne peux pas être danseuse, je demande pourquoi. »

Jeanne Borgel a mis deux ans à réussir à pouvoir se tenir en équilibre sur sa jambe droite. LP/Jean-Baptiste Quentin

« Pourquoi je ne pourrais pas être danseuse professionnelle ? Il y a bien des sportifs de haut niveau [aux Jeux paralympiques](#) », assène-t-elle. Affichant un caractère entier et une volonté de fer, elle entend se réapproprier son corps, le dompter pour faire avec. Jeanne qui suit l'entraînement régulier du danseur à Micadanses peut parfois

danser jusqu'à six heures par jour. « Ça me libère », souffle-t-elle.

## **« J'ai envie de prendre ma revanche »**

Durant son solo, une colère sourde se lit dans son regard, celle qu'elle a ressentie si vivement devant les rejets, déjà nombreux, qui ont jalonné son jeune parcours de danseuse... « J'en ai un peu moins, de colère, parce que je réalise peu à peu mon rêve, mais j'en ai encore, sourit-elle. J'ai envie de prendre ma revanche, de montrer en France que c'est possible. De dire qu'on existe aussi. »

Un « on » qui englobe [toute personne porteuse de handicap](#) et qu'on n'imagine pas forcément danser. « Dans l'inconscient, la danse c'est le classique, la perfection, le corps, l'équilibre, reconnaît Magali Saby. Nous, on représente l'inverse. On souligne tout ce qui va à l'encontre des fondamentaux de la danse, des repères qu'ont les spectateurs. » Et pourtant, à 35 ans, Magali est la preuve qu'on peut être paraplégique et danseuse professionnelle.

Née prématurément, la jeune femme est atteinte d'infirmité motrice cérébrale (IMC). C'est en fauteuil qu'elle danse de façon professionnelle depuis une quinzaine d'années. Grâce à une ouverture à l'international, où ça existe depuis longtemps. Après un master en arts du spectacle, elle a participé à un projet européen, allant à la rencontre de compagnies de danse inclusive à travers le continent. En Angleterre notamment, où la pratique est autrement plus poussée.

## **« Je me suis dit que je n'avais pas ma place »**

« Ils réfléchissent depuis les années 1970 autour de la contrainte du fauteuil pour la sublimer sur le plateau, ça a été un électrochoc », se souvient-elle. D'un coup le champ de ses possibles s'élargissait...

Mais rien n'a été facile. « Ils étaient intégrés depuis tout jeune, on n'avait pas le même niveau de pratique, je me suis dit que je n'avais pas ma place, j'en ai beaucoup pleuré, poursuit Magali. Et puis un danseur m'a dit un jour : *Si tu veux devenir danseuse, il va falloir beaucoup travailler. J'ai énormément travaillé.* »

Gladys Foggea s'est aussi sensibilisée à la danse en fauteuil au contact d'une troupe étrangère. C'était il y a une vingtaine d'années. Victime d'un accident quand elle était ado, elle a pensé son rêve de devenir artiste anéanti. « On se dit alors que la danse n'est pas à notre portée, parce que, quand on regarde, c'est beaucoup les jambes, les pieds... », se remémore-t-elle. Et puis elle a vu ces Allemands venus faire une démonstration [de danse inclusive](#), lui démontrant que c'était possible.

## **« Ça m'a vraiment permis d'accepter mon handicap »**

Possible, ce mot est important, synonyme d'espoir. Renouant avec la pratique, Gladys retrouve un horizon... « Ça m'a vraiment permis d'accepter mon handicap. Le fait de sentir cette liberté de mouvement que je récupérais en dansant m'a fait un peu oublier, continue-t-elle. Et ça me pousse aussi à aller plus loin, c'est vraiment libérateur. Je peux avoir tous types de problèmes, quand je danse ils s'envolent. C'est un moteur pour moi. »

On la rencontre fin janvier dans un studio de la rue Didot, à Paris. Elle évolue avec Aurélie Bui, sous la supervision de la chorégraphe Kathy Mépuis. Il y a seize ans, cette dernière a fondé [La Possible Échappée](#), structure sensibilisant à la danse les publics dits empêchés, jusqu'à des personnes en fauteuil lourdement atteintes. Pourquoi cette démarche ? « Parce que ça m'interpelle, j'aime l'humain et je suis sensible à la souffrance des autres, explique

Kathy. Ce n'est pas de la compassion, c'est de l'empathie. »

Elle cite le chorégraphe Roland Petit. « Il disait : *Dès qu'il y a battement de paupière, il y a mouvement*. Et la danse, c'est le mouvement. » Très vite, elle pense à produire ces danseurs d'un autre genre. « L'artistique peut être partout, il n'y a que les limites qu'on se fixe, estime-t-elle. Tout le monde peut irradier sur scène. » Il y a six ans, elle fonde donc [Regards en lignes](#), une compagnie mixte. Gladys et Aurélie en font partie.

« Il faut que tu t'élèves avec elle, *Glad. Auré*, ça, il faut que tu le fasses au ralenti. » La chorégraphe règle ce jour-là un duo de quelques minutes qui intégrera « Puzzle », pièce chorale de la compagnie, avec dix-sept danseurs, dont sept en situation de handicap, qui sera créée le 26 février à Boulogne-Billancourt\*\*. Les deux danseuses évoluent d'abord à part, s'approchent, se rencontrent et entrent en harmonie. La première portant parfois la seconde dans un mouvement fluide et gracieux.

## « J'avais peur de dire un truc blessant »

« On a chacun notre singularité et si on a notre propre chemin, une entente, un dialogue et une écoute sont possibles », traduit Kathy. « C'est un peu ce qui se passe dans la réalité, abonde Gladys. Il y a le monde du handicap et celui des valides, si on arrivait à se connecter ainsi dans la vraie vie, ce serait génial », sourit-elle.

Dans les mouvements et les déplacements, les deux femmes sont bel et bien connectées. « Au départ, j'ai été très impressionnée, se souvient Aurélie. J'avais peur d'être maladroite, de dire un truc blessant, de ne pas savoir me comporter, mais j'ai appris et finalement il n'y a pas de différence. »

« Ce sont les corps qui parlent, reprend Gladys. Quand on est

danseur, il y a connexion ou pas, comme une espèce de compréhension immédiate des deux corps. » « Il faut oser pouvoir engager des artistes différents, ce n'est pas facile, ça demande d'être à l'écoute, ça peut être lourd », convient Magali Saby qui, chemin faisant, a beaucoup dansé à travers le monde, et un peu en France, au Rond-Point ou au Théâtre de la Ville. « Les artistes que je côtoie montrent à chaque fois un supplément de sensibilité à l'ouverture, à la rencontre et à la diversité », note-t-elle.

Magali Lesueur est de celles-là, et se produit régulièrement avec Magali Saby. Cette danseuse qu'on voit par ailleurs à l'Opéra ou dans certaines grandes productions du Châtelet, a très tôt intégré des artistes différents [aux productions de sa compagnie](#), non-voyants, paraplégiques...

Le 1er mars, elle présente ainsi « Pommes d'amour » dans une école du XI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, un spectacle créé avec Nathan Wayne, danseur en fauteuil notamment passé par « Incroyable Talent » sur M 6, et qu'elle vient d'adapter avec un autre artiste non voyant pour des raisons de disponibilité.

Au côté de Magali Saby, elle a fait le chemin inverse, adaptant l'une des pièces de son triptyque sur les ruptures sociales - qu'elle présente beaucoup en milieu scolaire - créée pour [une non-voyante](#). « Chaque artiste, chaque danseur avec son handicap va m'apporter quelque chose d'inspirant, continue la chorégraphe. Ça a beaucoup changé ma manière de voir et de faire, aujourd'hui je suis peut-être moins dans la performance, mais plus méticuleuse sur la façon de trouver le cheminement du corps et de l'émotion que je veux donner au public. »

**« Une authenticité et une sincérité bouleversantes »**

Et le résultat est là. « Quand on va auprès des jeunes, notre travail les émeut, les bouscule un peu, le message est fort, on vient leur dire : osez devenir qui vous êtes. » « Le public est touché, oui, pas parce qu'on va dans le pathos, mais parce qu'il y a chez [la personne handicapée](#) une authenticité et une sincérité bouleversantes », appuie Kathy Mépuis. Une émotion qui se partage sur le plateau. « De danser avec eux, l'émotion est encore plus grande », reprend Magali Lesueur.

« Tout est dans la sensibilité et l'écoute, c'est hyper-touchant, ajoute-t-elle. J'ai pour nous beaucoup de fierté qu'ils puissent s'exprimer, qu'ils soient heureux sur scène. » Cette fierté, Gladys la ressent, elle, à transmettre cette joie à travers l'enseignement auprès de jeunes autistes. « Me dire que je leur apporte cette richesse différente, cette envie, cette possibilité, ça me plaît beaucoup, sourit-elle. Aujourd'hui, je fais ce dont j'ai toujours rêvé, mais en différent, autrement. »

Comme un flambeau joyeux qu'on se passerait, Jeanne anime elle aussi des ateliers auprès d'enfants atteints de troubles autistiques. « C'est parfois difficile, mais ça me touche énormément de pouvoir leur apporter ça, constate-t-elle. Ils sont tellement rejetés par la société. »

Ce rejet, Jeanne le ressent elle-même. « Les gens nous rejettent 24 heures sur 24 et ne s'en rendent pas compte », affirme-t-elle. Sans s'en rendre compte ? Un réflexe qui infuse la société. « Ce n'est pas le handicap qui enferme, c'est surtout la société et le regard des gens », remarque ainsi Gladys.

## **« En France, les handicapés, on les cache »**

« Nous sommes une minorité dans le spectacle parce que nous

vivons dans l'invisibilité, nous existons mais on ne nous croit pas capables », soutient de son côté Magali Saby. « On a beaucoup de mal à valoriser le travail artistique [avec des personnes handicapées](#), confirme Kathy Mépuis. Il y a des réticences, des a priori, les gens n'en ont pas envie, ça fait peur même, poursuit-elle. En France on est très en retard par rapport aux Anglo-Saxons, les handicapés, on les cache. »

De par son expérience, Magali Saby sait ce qui est possible et la marge de progression immense qui existe dans l'Hexagone. « En France, on conçoit davantage la pratique artistique des personnes en situation de handicap dans le cadre d'une thérapie, pas encore l'artiste comme professionnel », analyse-t-elle. Pour pousser cette reconnaissance et pour sensibiliser à la pratique inclusive comme elle l'a été en Angleterre, elle a ouvert en 2017 sa propre académie, [Be Together](#), une école artistique s'adressant à un public mixte. Elle a aussi fondé sa propre compagnie, [All Moov](#).

## « La montagne à gravir reste haute »

« Ça évolue progressivement et les paralympiques permettent une certaine visibilité aux artistes différents », se réjouit la danseuse. À l'instar de la pièce « Puzzle », elle pourrait être à l'affiche du spectacle de clôture de l'Olympiade culturelle de Paris, au Théâtre du Châtelet début septembre. Tous espèrent que ces jeux provoquent un déclic durable, chez les professionnels comme chez les spectateurs.

« La montagne à gravir reste haute, mais on est déjà dans une nouvelle ère, estime encore Magali Saby. Jeanne est l'exemple type d'une réalité : aujourd'hui des artistes veulent témoigner de l'urgence qu'on leur fasse une vraie place ».

« Et plus il y aura de témoignages montrant que c'est possible, plus on nous verra sur scène, dans les médias, plus les artistes en situation de handicap gagneront en confiance. Il y aura aussi un travail sémantique à effectuer, signale-t-elle. [Le handicap](#) est associé à ce qui manque, à l'empêchement, à la limitation... En Suisse, par exemple, ils disent capables autrement, ce qui veut tout dire. »

« **Et alors ?** » au théâtre El Duende, 23, rue Hoche à Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne), dimanche 18 février à 18 heures.

« **Puzzle** », à l'auditorium du conservatoire de Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine), 22, rue de la Belle-Feuille. Le 26 février à 19 heures, gratuit. Réservation sur le site.